

Au pays des monastères : De Leh à Manali

(2003)

Le voyage : 4 - 5 Août

Lever 6 h après une mauvaise nuit due à la canicule. La façade de l'immeuble parisien, surchauffée jusqu'à 22 h, restitue la chaleur dans la chambre aux volets fermés. Vivement les fraîcheurs himalayennes ! Départ avec mes sacs où j'ai sévèrement pesé l'utilité de chaque chose. A Roissy, nous ne sommes que trois à l'heure du rendez-vous. Les autres arrivent petit à petit, y compris l'agent Terdav qui nous remet nos billets en même temps que deux gros sacs contenant la pharmacie et des vivres de course. Puis il nous fait passer l'embarquement sans faire la queue.

Voyage Lufthansa en deux temps : Paris – Francfort avec 40 mn de retard. Puis une bonne heure d'attente dans l'aéroport. Décollage vers 14 h pour sept heures de vol. Malgré les conditions anticycloniques, je n'ai pas vu grand-chose : des champs bien alignés jusqu'à la Mer Noire, un bout de Caucase, puis une petite sieste. J'ai ouvert les yeux quand nous finissions de traverser la mer Caspienne, puis la nuit est tombée.

A l'arrivée à Dehli, il est 0 h 30 heure locale. Tout se passe normalement. Françoise, une jeune ethnologue, nous attend avec un bus climatisé pour nous conduire à l'aéroport national et continuer sur Leh. Quatre heures à tuer pendant lesquelles j'aimerais bien dormir. Dans le hall, il n'y a presque personne mais un bruit infernal, grâce à un ronfleur confirmé et aux ventilateurs qui se prennent pour des hélicoptères. De temps à autre, alors que je croyais m'assoupir dans mon fauteuil en moleskine, un indien passe en criant d'une voix nasillarde. Vers 4 h du matin, nous changeons de salle après avoir fait scanner les bagages de soute qui sont ensuite laissés à l'abandon, si bien que l'on pourrait facilement les bourrer d'objets illicites. Le vol est affiché pour 5 h 40 ; c'est signe que la météo n'est pas mauvaise. Et tout s'enchaîne normalement ; l'avion, un vieux Boeing 737, n'est même pas plein et j'occupe une place libre à côté d'un hublot.

Malheureusement, c'est la mousson et il y a des nuages presque tout du long. Dans les dix dernières minutes, les montagnes et quelques glaciers suspendus, que l'on domine de très près, apparaissent dans leurs déchirures. Les roches ont des couleurs violacées et la lumière du matin dessine d'innombrables vallons tous aussi secs et déserts les uns que les autres. Un virage

sur l'aile me permet de voir la vallée de l'Indus, mince ruban vert cru qui traverse un paysage désolé. Passé le dernier col, je découvre un monastère et quelques *stupas*, sorte de gigantesques cloches de pierre, posées sur un socle en forme de cube, qui marque un lieu de dévotion.

L'aérogare de la capitale du Ladakh est des plus sommaires, mais il y a quand même un tapis roulant pour délivrer les bagages. Quatre petits taxis nous font parcourir les 3 km qui nous séparent de la ville et nous déposent à l'hôtel Lumbrini vers 7 h. Petit briefing dans la cour : Aujourd'hui repos ; nous sommes à 3500 m d'altitude et il faut s'acclimater. Après le thé, nous allons dormir jusqu'au déjeuner. Là, Françoise nous donne temps libre et rendez-vous à 16 h 30 pour faire le tour des boutiques tenues par ses amis.

Je n'ai pas envie de faire la sieste ; je parcours les rues principales de Leh en montant au pied du palais construit au XVI-ème siècle sur le modèle du célèbre Potala de Lhassa. Il n'en a ni la grandeur ni la munificence, mais c'est le premier bâtiment de ce style que je vois et, bien qu'il soit vide, je suis très impressionné par cette façade de pyramide tronquée. Sa couleur bistre de brique en terre crue lui donne un air mort, ou plutôt endormi car, s'il est inoccupé, des travaux en cours lui promettent des jours meilleurs. Les ruelles qui traversent la vieille ville, une fois passée la grande place commerçante, sont de plus en plus déglinguées au fur et à mesure que l'on s'élève vers le palais, avec des caniveaux à ciel ouvert et les odeurs qui vont avec. Des travaux encombrant le passage déjà étroit qui disparaît au milieu des maisons effondrées. Celles qui tiennent debout sont enserrées dans des contreforts de briques et de pierres bien rangées, comme en prévision d'un bombardement. Il règne une ambiance post tremblement de terre, d'autant plus que les ordures s'amoncellent en tas immondes, plus encore quand quelqu'un a décidé d'y mettre le feu.

Un chemin étroit qui rase les murs contourne le palais. Quand il s'élargit, c'est qu'il passe sur le toit d'une maison avoisinante ou sur le socle de granite de l'édifice. Il n'y a pas de rue aux abords et le sentier n'aboutit nulle part, si ce n'est dans un ravin. Du fond, je vois monter quatre hommes qui portent péniblement l'eau nécessaire aux travaux. La fin n'est pas pour demain !

Descente par un dédale de ruelles qui passent sous des maisons, dans des passages obscurs. Même environnement de ruines dans lesquelles paissent des vaches. Sur les toits, il est courant de voir la paille stockée. Je débouche dans les rues commerçantes, et c'est comme si j'avais changé de ville. Les trottoirs et les caniveaux sont toujours aussi défoncés, mais il y a beaucoup d'agitation. Des touristes en trop grand nombre – j'en suis et je n'ai rien à dire – des vendeurs qui racolent pour leurs échoppes d'artisanat et de souvenirs, une multitude de voitures blanches, de taxis étroits ou de grosses jeeps qui se fauflent dans la foule en klaxonnant, des travaux et des tas de gravas : voilà les images qui me resteront de Leh, une ville sans grand charme hormis la silhouette du palais surmontée d'un petit monastère où de nombreuses bannières battent au vent.

C'est dans cette atmosphère que nous remontons tous ensemble derrière Françoise qui veut nous faire connaître tous ses amis :

- Celui qui tient le fax téléphone et qui vient du Sikkim. Il nous joue un vieil air de Bob Dylan sur sa guitare. C'est parait-il le type le plus branché de Leh. Je n'ose imaginer les autres ;
- un marchand de tapis qui change de l'argent à un taux soit disant avantageux. Mais comme il n'a pas de petites coupures, il arrondit la somme à son profit : son change est finalement moins bon que celui des banques !
- un vendeur de thé vert qui nous écoule son stock à un prix français ;
- un marchand de curios qui affiche des prix "honnêtes ", donc qu'on ne marchande pas. A part des demi-crânes évidés utilisés comme coupes rituelles, je n'ai rien vu de bien original ; il n'avait même pas de bagues de turquoise à ma taille.

La nuit tombe, le dîner est à 19 h 30, nous retournons à l'hôtel. Nous faisons petit à petit connaissance, mais la fatigue l'emporte rapidement. Pas si facilement, parce que les fenêtres des chambres donnent sur une boutique en face où l'on vend de la musique, déversée à flot dans la rue.

Les monastères autour de Leh

Pendant les trois prochains jours, nous visitons les monastères des environs de Leh. Ils ont au moins cinq siècles, l'âge de la Renaissance, et présentent tous des fresques sur les murs qui ont gardé une fraîcheur exceptionnelle grâce à la sécheresse et la froidure du climat. Certaines sont les équivalents bouddhiques de celles de Giotto, comparaison d'autant plus justifiée qu'il s'agit également d'un art religieux. Le premier jour, ce sont les monastères de l'est, d'abord le plus grand, Hémis, célèbre pour son festival d'été – déjà passé - puis Tikse et Shey. Ensuite viennent ceux de l'ouest, Phyang, Spituk, Alchi et enfin Lamayuru sur la route de Kargil que nous atteindrons dimanche.

Vendredi 6

Nous traînons un peu et partons à 9 h au lieu de 8 h dans quatre taxis. Il faut passer prendre un permis avant de suivre, pendant 45 km, la route goudronnée qui remonte l'Indus. Les activités militaires créent une grande agitation. Le conflit permanent avec le Pakistan y est pour quelque chose et le Ladakh sert de base arrière pour le Cachemire tout proche. Qui dit camp militaire dit aussi camions militaires et nous verrons de nombreux convois qui sillonnent l'unique route étroite le long de l'Indus. Une noria de terrassiers travaille à son élargissement en bouchant les trous, balayant les bas cotés avant de les recouvrir de petits cailloux qu'ils cassent à la main. Ce sont des

natifs du Bihar, un autre état indien plus pauvre que celui-ci. Habités aux rives du Golfe du Bengale, ils souffrent du froid, de l'éloignement et du mépris de la part des Ladakhis à cause de leur peau plus foncée.

Le premier monastère (*gompa*), Hemis, est caché dans les montagnes. La route traverse l'Indus, et gravit quelques pentes pour se glisser au fond d'un vallon. On y rentre par le côté, dans une grande cour fermée dominée par un bâtiment de quatre étages, dont l'entrée est en haut des escaliers. En face, court une galerie couverte peinte en rouge avec des frises. Attiré par des chants et des instruments de musique, je laisse mes compagnons et pars vers une autre cour, plus petite. Dans un autre temple deux rangées de trois lamas se font face, les instruments à vent d'un côté (hautbois, trompes) et les percussions (tambours, cymbales) de l'autre. Ensuite, je monte sur les toits terrasse d'où l'on domine toutes les cours obscures et les recoins. De grands cylindres noirs striés de blanc, surmontés d'un trident avec une tête de mort stylisée pour rappeler la brièveté de la vie, se découpent dans le ciel.

Je redescends par de petits escaliers dans la grande cour. Françoise est à l'entrée du temple principal (*dunkhang*) et achève son explication sur la roue de la vie. C'est l'évocation du *samsâra*, la série infinie des réincarnations qui, suivant l'accumulation des événements des vies antérieures (son *karma*), vous projette dans une nouvelle existence. La peinture est un grand cercle divisé en six parties où sont peints les différentes conditions qui peuvent advenir. La partie consacrée aux demi-dieux, qui obtiennent tout sans peine et qui se la coulent douce, semble assez proche de notre mode de vie. La roue nous promet une réincarnation dans la zone consacrée aux pauvres et aux mendiants qui souffrent sans cesse, parce qu'au cours de notre vie nous n'aurions rien appris ! Dans le temple règne une grande statue de Bouddha et un casier de livres emballés dans des tissus rouges ou jaunes. Ce sont des manuscrits dont les feuillets, comme des bandes de papier, sont enserrés entre deux planchettes de bois. Les couleurs correspondent aux deux types de livres : le *tangyour*, pour les enseignements du Bouddha, et le *kangyour* pour les exégèses de ces enseignements. Fin de la visite au pas de course ; mes compagnons n'auront ni droit aux toits ni au petit "salon de musique" dont le concert est maintenant terminé.

Retour vers Leh et montée au monastère de Tikse, situé au sommet d'une colline qui domine la vallée de l'Indus. D'en haut, on mesure à quel point la végétation n'occupe qu'une toute petite partie de l'espace qui sépare les montagnes. L'entrée se fait par des escaliers qui passent devant un très gros moulin à prière que je m'applique à faire tourner ; il sonne à tous les tours. Une première salle contient une très grande statue de Bouddha qui a l'air neuve. Il est assis dans la pièce du dessous et son énorme tête est au niveau de notre regard. Le temple principal est plus haut. C'est une salle assez sombre avec un sol en bois. Comme partout, les deux rangées de sièges des moines se font face. Je les contourne avec des patins, pour aider un lama balayeur qui passe un chiffon après chaque groupe de visiteurs, bien que nous soyons pieds

nus ou en chaussettes. Dans une seconde pièce en contrebas, des peintures de démons et d'animaux – rhinocéros, éléphants – pendus par les pieds ornent les murs. Ce sont les formes initiales des démons, avant qu'ils ne trouvent la voie de la sagesse. Il y a aussi quelques statues dont Avalokitésvara aux multiples bras et à la tête surmontée d'une tour faite d'anneaux et Padmasambhava (le Fils du lotus), qui a introduit le bouddhisme au Tibet et fondé la secte des bonnets rouges. Il est reconnaissable à ses moustaches noires.

Troisième monastère à Shey qui était la résidence d'été des rois du Ladhak. Encore un grand Bouddha sur deux étages, toujours aussi neuf ; sans doute une invention esthétique récente, mais il paraît que celui-ci est le plus grand de tous. Sous le porche couvert qui conduit au temple principal, une vingtaine de statuette similaires d'une déesse sont couvertes de colliers de perles. Il s'agit sans doute de Tsara, la compagne d'Avalokitésvara. C'est une idole propre au bouddhisme tantrique, bien postérieure à Bouddha. Ce dernier étant particulièrement misogyne. Il n'a admis les femmes dans sa religion que du bout des lèvres, pensant qu'elles sont incapables d'élévation au point de ne pouvoir échapper au cycle des réincarnations. Elles sont et resteront des servantes, y compris dans les monastères pour nonnes.

L'après-midi nous allons à Phyang qui est à l'ouest de Leh. Il y a encore plus de camps militaires de ce côté, mais la route est meilleure. La *gompa* est au débouché d'une rivière qui permet l'irrigation d'un vaste delta de cultures. La route monte doucement jusqu'à une longue rangée de *hortens* qui domine la plaine. Il fait très chaud. Nous faisons une halte devant la première salle dépourvue d'éclairage. Quelqu'un a une petite lampe électrique, mais on n'y voit pas grand-chose : des armes accrochées à un poteau, un oiseau desséché pendu au plafond, deux crânes d'antilope (avec cornes). La porte est très basse, comme dans beaucoup de demeures. C'est pour empêcher les démons d'entrer ; ils sont si rigides qu'ils ne peuvent se courber suffisamment pour pénétrer dans la pièce.

En haut de la colline, nous montons voir un édifice peint en rouge brique accessible par un escalier très raide. A cette couleur, on reconnaît les temples qui contiennent les statues des dieux courroucés. Ils ont le visage voilé, emballé dans un tissu, et sont tellement en colère contre les humains que nous ne pourrions supporter leur regard ! C'est l'équivalent de notre Méduse ; les regarder en face nous transformerait en pierre ou nous détruirait.

Fin d'après midi avec la visite de Shanti Stupa, un monastère tout neuf dans la banlieue de Leh, offert par les japonais. Aucun intérêt esthétique, si ce n'est la vue sur toute la ville et sa vallée. Retour à pied par des quartiers ombragés où courent de petits canaux.

Jeudi 7

Avant de partir en taxi, je suis monté tout seul à Tsamo Gompa, le petit monastère au dessus du Palais et un excellent belvédère sur toute la ville. Il

faut une bonne heure pour l'aller retour, en traversant la ville ancienne. Ce matin, beaucoup de femmes et d'enfants remplissent leur bidon à la fontaine qui n'est qu'un simple robinet sur un tuyau libre d'accès, preuve qu'il n'y a pas l'eau courante partout. Après le palais, le chemin serpente à flanc de colline. L'accumulation de drapeaux multicolores et de bannières imprimées qui battent au vent empêche d'accéder au sommet.

Ce matin, nous allons voir et consulter l'oracle, c'est-à-dire quelqu'un qui transmet la voix de dieu, ou pour le moins les conseils divins ! Il y a souvent un oracle attaché à chaque monastère, mais celle que nous allons voir, Ayu Lha Mo, s'exprime chaque jour à son domicile, une maison perdue au fond d'un chemin accessible depuis la banlieue. En nous y rendant, nous avons pris le fils de cette femme qui servira de traducteur entre elle, qui s'exprime en ladakhi, et Françoise qui parle hindi. Installés dans la pièce attenante, elle nous explique que l'oracle se prépare à entrer en transe pour parler au nom des dieux. Elle reçoit en public les patients qui lui exposent leurs problèmes, et elle leur transmet la réponse divine. Qui veut consulter ? C'est-à-dire poser des questions (sur sa santé, son passé, son avenir). C'est 150 rps (3 euros) de soutient à la cause divinatoire ; il y a six volontaires dans le groupe.

Nous passons dans la pièce à côté où attendent déjà quelques indiens, dont une femme musulmane toute habillée de noir qui est là avec son mari. L'oracle finit de s'échauffer en psalmodiant et en agitant ses deux outils rituels, une clochette et un *dorje*, sorte de huit métallique en bronze, qui symbolise le tonnerre et la foudre. Devant elle, une série de coupelles contient des offrandes. Elle se tient à genoux, très raide, avec un grand foulard rouge devant la bouche et une tiare avec les cinq Bouddha sur la tête. Devant elle, un grand bol de braises achève de se consumer. Nous nous installons par terre en tailleur le long du mur et son mari nous offre un thé. La première patiente s'agenouille pour exposer son cas. C'est une musulmane de Kargil à qui on a jeté un sort ; il faut la désenvouter. La musulmane et son mari s'agenouillent au dessus des fumées. Ayu Lha Mo fait mine de leur aspirer quelque chose du ventre, en soulevant la première couche de vêtements, puis crache un liquide verdâtre dans un récipient. Quelques palabres concluent chaque consultation qui ne dure pas plus de cinq minutes.

Viennent alors les volontaires de notre groupe. Un par un ils s'agenouillent devant l'oracle, ayant préalablement posé leur question, ou exposé leur problème à Françoise qui les exprime en hindi. Le fils traduit en Ladakhi et l'oracle répond par le chemin inverse. Finalement, tout le monde subit à peu près le même sort, une sorte de séance de purification. Tout d'abord, il faut, tout en restant agenouillé, se courber au dessus du bol de fumigation. L'oracle se penche alors sur votre dos en agitant clochette et *dorje*, tout en récitant des litanies. Puis elle se livre à une ligature des majeurs avec des fils de coton de couleurs différentes. En effet, les majeurs sont les doigts par lesquels les démons entrent en nous et, en les enserrant dans des fils, ils ne peuvent plus nous pénétrer. Il faut bien sûr garder cette protection

jusqu'à la guérison complète, et tous nos consultants sont revenus avec leurs bagues multicolores. A cette description un peu iconoclaste, je dois ajouter que, lorsque tout fût fini, l'oracle se désenvouta lentement, reconnut Françoise qu'elle avait jusqu'alors ignorée et lui témoignât toute l'amitié qu'elle devait lui porter. Elle avait alors complètement changé de voix et paraissait tout à fait ordinaire, ce qui me pousse à admettre qu'elle était effectivement envoûtée ou pour le moins dans un état second.

L'après-midi, nous reprenons nos visites de monastères. Tout d'abord Spituk, première *gompa* sur la route de Kargil. Nous montons un premier escalier en plein soleil, sous l'œil de trois jeunes lamas habillés de rouge qui discutent en rigolant, pour visiter un premier temple qui contient beaucoup de *tanka* (bannières peintes) suspendues. Derrière l'autel, se tiennent trois divinités usuelles : Padmasanbhava, avec un trident dans la main gauche surmontant trois têtes de mort et dans la droite un *dorje* ; au milieu, le Bouddha historique dans toute sa grâce un peu lourde et à droite Mahakala, le grand dieu noir. Curieusement, tous les trois ont les yeux bleus.

Un second temple rouge est accessible tout en haut d'un escalier raide. De là, on voit parfaitement la piste d'atterrissage des militaires qu'il est interdit de photographier. Nous nous déchaussons pour entrer dans une pièce sans aucune décoration, puis une seconde salle toute couverte de peintures anciennes, très noircies par la fumée des lampes à huiles. Une rangée de masques de danse est suspendue au mur. Sur le petit autel, une bouteille de rhum, boisson favorite de la divinité, est entamée et une bouteille vide est posée par terre ; les dieux ont soif cet été ! La principale statue est toute noire, avec de nombreux bras et jambes. Sa face est couverte de tissus, signe qu'elle est très courroucée. Toutes celles qui l'accompagnent le sont de même. L'une a une coiffure qui se termine par cinq têtes de mort, au lieu des bouddhas usuels, et une autre tient à la main une queue de yak également surmontée d'une tête de mort.

Cette après-midi, nous suivons les gorges de l'Indus qui s'est passablement élargi depuis les ponts en amont de Leh. Nous marquons un temps d'arrêt au confluent de l'Indus et du Zanskar pour la photo mais aussi pour laisser passer un gros convoi militaire de plus de 20 camions. D'en haut, les deux cours d'eau ont la même couleur marron clair, mais c'est le Zanskar qui fait le courant et qui domine l'Indus.

Dernier monastère pour aujourd'hui à Alchi. Il faut traverser l'Indus sur un solide pont tressé de drapeaux. Suit une route en lacets qui passe devant des aires de battages sur lesquelles sont attelés tous les quadrupèdes disponibles, ânes, veaux, vaches etc. Depuis le parking, on descend à Alchi entre deux murets en pleine campagne ; trois femmes assises dans un champ tamisent des grains de blé ou d'orge. Au bas, une échoppe vend des objets pour touristes – tissus, *shawl*, bols chantant, *tantras* pour la méditation, *dorje* et cloches rituelles. Nous entrons dans l'enclos du monastère, mais il ne semble pas y avoir de logement pour les moines. J'attends au pied d'un *chorten*

ceux qui sont partis aux toilettes et ne les voyant pas revenir, je pars à leur rencontre. Je sors de l'enceinte, trouve les toilettes où il n'y a plus personne, fais le tour du monastère qui domine une rivière et me retrouve à l'entrée. Pendant ce temps, les autres ont déjà visité le premier temple dont l'entrée ressemble à une demeure ordinaire qui cache l'accès à la cour. A l'intérieur du temple, les très belles peintures anciennes ont beaucoup plus de variété que dans les autres temples, me semble-t-il. Je me dépêche pour rattraper le groupe, mais trop tard, il est déjà sorti du second temple, maintenant fermé à clé, et remonte vers le parking. Le temps d'acheter un sac brodé de perles rouges (faux corail), de bouts d'os et de turquoises, les taxis sont repartis. Il en reste juste un, pour Christiane et pour moi, qui rattrapons les autres dans la descente. Pourquoi tant de précipitation ?

Pour arriver à un lodge charmant situé sur un replat qui domine une boucle de l'Indus. Les chambres sont des tentes dispersées au milieu de pommiers et d'abricotiers qui donnent à plein. Les sanitaires collectifs sont en retrait et la grande salle de restaurant est au sommet du rocher. La vue sur le fleuve bouillonnant, depuis un kiosque en bord de falaise, est magnifique. Je ne résiste pas à la tentation de me baigner et descends sur les berges caillouteuses. Je trouve un endroit calme pour me tremper, sans chercher à nager de peur d'être emporté par le courant ; l'eau est moins froide qu'il n'y paraît.

Vendredi 8

Visite facultative du monastère de Rizong. Il faut partir tôt, sans attendre l'arrivée du bus, car la route jusqu'à Kargil est longue et nous devons aussi nous arrêter au fameux monastère de Lamayuru. Les volontaires partent à pied, vers 7 h, sur le chemin. Il est carrossable jusqu'à la nonnerie de Chulichien, un monastère pour femmes ; de toute façon il aurait fallu finir à pied. En moins d'une heure trente, nous arrivons au fond d'un cirque occupé par le monastère pour hommes construit il y a plus de 150 ans. Il n'y a aucune terre cultivable dans les environs, seulement des abricotiers en grand nombre au bas du vallon. Sur la colline d'en face, un moine repeint en blanc les pierres posées à même le sol qui dessinent une gigantesque inscription.

Cette *gompa* est toute en escaliers et en plateformes sur les toits. Le temple principal est vaste et clair, avec deux grandes statues et un petit *horten* décoré de plaques d'or et d'argent sculptées ainsi que des motifs en turquoises. Dans une vitrine trônent deux démons en or avec des pendentifs en corail. Autour d'un Bouddha, un cadre décoré d'animaux peints en blanc – éléphant, griffon – avec une danseuse au sommet, fait très kitch. Sur les murs, de belles peintures de facture naïve illustrent les dix vies de Bouddha. J'ai reconnu Milarepa, le prédicateur poète, la main sur l'oreille, comme s'il était sourd. Dans un autre temple, un grand *horten* avec une niche en hauteur contient une statuette couverte d'écharpes en soie blanche. Un

passage obscur permet d'en faire le tour. Derrière, dans une niche creusée dans le mur, quelques feuillets manuscrits ont été déposés par le fondateur du monastère.

Nous traînons sur les terrasses en attendant le soleil pour de meilleures photos et en discutant avec les moinillons pour lesquels la *gompa* est d'abord l'école. Visite de la cuisine, vaste pièce toute noire de fumées et de suie accumulées. Au centre, au dessus du foyer en pierre, des chaudrons étamés de toute taille sont alignés sur des étagères qui montent jusqu'au plafond. Plusieurs cylindres en bois, pour baratter le beurre de yak, sont suspendus aux piliers.

Nous descendons à pied jusqu'au monastère des nonnes. Ces établissements sont très rares, car Bouddha redoutait les femmes ; il les tenait pour très inférieures et tout juste propres à empêcher les moines d'atteindre le Nirvâna, ou pour le moins le détachement nécessaire à l'illumination. Néanmoins il avait été élevé par une femme, sa tante, qui à force de requêtes finit par être acceptée dans la confrérie. Bouddha pensait néanmoins qu'à cause de cette faiblesse, sa "Bonne Doctrine" ne durerait pas plus de 500 ans. Finalement, il avait tort.

Nous montons dans une cour au premier étage devant un bâtiment sur deux niveaux, tout en longueur (alors que chez les hommes c'est tout en hauteur). En bas, un couloir couvert faisant véranda distribue régulièrement des chambres et, au premier étage, les fenêtres sont toutes identiques. Personne ne vient nous voir. En contrebas des abricots sèchent sur des nattes et dans la cour traîne un four solaire rudimentaire au cœur d'une parabole déglinguée. Plus loin, nous croisons un groupe d'une demi-douzaine de nonnes qui font une pause sous un arbre après avoir cueilli les abricots. Retour au lodge vers 10 h 30. Maintenant, fini les taxis, nous roulons en "tourist bus" - en fait un bus vieillot - accompagnés d'une équipe, composée d'un guide, Dorje, d'un cuisinier et de quatre aides. Le chauffeur, un cachemiri musulman, est dans une cabine séparée en compagnie de tous les aides assis sur une banquette ou sur des planches. Le matériel et la nourriture sont sur le toit et tous nos sacs vont s'empiler au fond du bus ; il reste tout juste assez de places assises. Nous partons vers 11 h après avoir visité la cuisine du lodge, fierté de la patronne.

Les routes himalayennes sont éprouvantes : elles montent ou descendent par des séries impressionnantes de virages en lacets, et plus on monte, plus on voit le ruban zigzagant de la piste. Elle est étroite au point de nécessiter l'arrêt des véhicules qui veulent se croiser ; les conducteurs jugent alors si c'est faisable et l'un s'engage en parallèle jusqu'à frôler l'autre. Celui-ci démarre alors et libère le premier qui peut reprendre sa progression. Si le passage est trop étroit, l'un des deux recule, au milieu de la route, tandis que l'autre avance en serrant le bas côté jusqu'à trouver un passage assez large. Comme il y a beaucoup de convois militaires, de bus et de camions, en particulier des camions citerne, la moyenne est fort basse, entre 20 et 25 km/h.

Pour gagner Lamayuru il y a deux routes ; l'une, plus rapide, suit le fond des gorges et l'autre, plus belle, monte jusqu'à passer un col vers 4000 m. Ce sont les militaires qui décident, à un poste de contrôle, que nous aurons droit à la route du col. A ces postes, nous devrions présenter nos passeports et remplir un registre avec, entre autre, nos numéros de visa et leur date d'expiration. Heureusement, Françoise a photocopié la liste, et il suffit de laisser un exemplaire, ce qui s'est produit une bonne douzaine de fois en tout. Les montagnes sont particulièrement belles ; bien qu'elles soient dépourvues de vraie végétation. Une rare herbe vert véronnèse parsème les pentes et, sous un certain angle, cela leur donne presque uniformément cette teinte. Les parties les plus hautes tirent sur un violet sombre qui tranche avec toute la palette de brun largement majoritaire. Passé le col, une couche géologique formant plateau couvre le sol d'un jaune tirant sur l'or grâce aux reflets du soleil. Celui-ci met en évidence le relief extrêmement plissé des terrains que dessinent des coulées volcaniques.

Nous arrivons au plus beau monastère du Ladakh par le haut. J'aperçois quelques maisons derrière une colline et je fais stopper le bus pour prendre des photos du dessus. Il faut marcher jusqu'à un *chorten* qui domine le monastère. Il est très grand, massif, peint en blanc avec ses portes et fenêtres rouge brique. Sur le fronton au niveau du toit, deux antilopes encadrent une roue de la vie, le tout peint en jaune. Un petit chemin permet de gagner le village à pied ; arrivée sur une nouvelle place devant un bâtiment tout neuf (il n'était pas fini l'année dernière). Il est 14 h.

Déjeuner pique nique dans la cour du *Dunkhang*. Françoise nous présente un ami lama - elle a passé plusieurs mois ici - qui a tout du jeune dandy avec ses lunettes noires profilées. Malgré son air d'opérette, il a quand même fait ses trois ans, trois mois et trois jours de méditation silencieuse (d'affilé) et est donc pleinement qualifié, "même s'il n'est pas un exégète des textes sacrés, mais plutôt un bon danseur lors des cérémonies" nous dit-elle. Nous visitons rapidement le temple avec les explications empressées de notre accompagnatrice. Elle nous commente tout de même la statue du "coït cosmique" dans laquelle une femme, est collée face à un bouddha qui tient à la main son *dorje*, tout en écrasant du pied un démon rouge à visage humain. Il s'agit de sa *shakti*, ou son équivalent féminin, inventée par le bouddhisme tibétain pour justifier le droit aux relations sexuelles des moines dans l'école des "bonnets rouges". C'est la voie (véhicule) tantrique de l'illumination par le sexe ; le bouddha est aussi sensé retenir sa semence qui lui remonte alors au cerveau ! Dans la salle principale, une niche creusée contient deux petites statuettes et des bandes de papier manuscrites. Une pancarte explique que le fondateur du monastère y a fait sa méditation ! C'est bien la peine d'avoir l'Himalaya devant soi pour passer plus de trois ans enfermé dans cette niche où il ne pouvait même pas s'allonger. On peut aussi admirer une rangée de bouddhas dorés, tous similaires, alignés comme dans un rayon de grande surface.

Retour au bus et en route pour Kargil. Il ne reste que 96 km mais deux

grands cols à franchir, le Fotu La à 4096 m selon la carte et le Manika La à 3718 m. Ces routes ont été ouvertes par les militaires qui ont parsemé les virages de maximes de prudence comme "Always Alert Avoid Accident " ou "Better be late than never ", certaines non dépourvues d'humour comme "Drive carefully with my curves " ou "Darling I am coming but not so fast ". Il y a aussi d'autres inscriptions plus révélatrices comme quoi la lèpre se soigne mais pas le sida.

Nous montons péniblement ; il faut dire qu'il entre une abondante poussière par les vitres laissées ouvertes pour chasser en vain les odeurs de gas-oil. Dans un village, des enfants nous balancent un saut d'eau, au grand dam de ceux qui sont derrière les ouvertures ; ce jeu n'eut lieu qu'une fois. Après le second col, nous entrons en pays musulman – fillettes avec tchador et mosquées rutilantes. Nous nous arrêtons à Mulbekh pour voir un grand Bouddha de 7-8 m de haut taillé dans la pierre comme un bas relief. Il est d'époque Kushan, au début de notre ère et de style gréco-indien. Il rappelle plus, par sa silhouette, les statues de Siva que celles des bouddhas afghans de Bamyân aujourd'hui disparus. Deux grands arbres ont poussé au pied du rocher et un petit temple a été construit récemment.

Nous arriverons à Kargil à 20 h, alors que la nuit tombe et nous traversons ce gros bourg à l'heure où les boutiques ferment. Nous nous engouffrons dans la cour de l'hôtel Siashen. D'après son aspect, c'est un des meilleurs de la ville. Douche chaude et bon repas ; nous lui pardonnerons ses draps douteux, ses peintures criardes et son éclairage de veillée mortuaire d'autant plus aisément que, situé au fond d'une impasse, la nuit a été très calme.

De Kargil à Padum

Samedi 9 Août

Tour en ville avec Christiane avant le départ prévu à 9 h 30. Nous sommes l'objet d'une curiosité modérée. La grand rue est une suite d'échoppes étroites et plutôt crasseuses qui débordent sur le trottoir. Très peu de variété entre les biscuits secs, les bassines en plastique, les tissus et les foulards à deux sous. Un jeune homme apostrophe Christiane qui pense que c'est à cause de son tee-shirt sans manches. Mais, suite à une autre remarque, elle comprend que c'est parce qu'on voit son porte monnaie qu'elle porte en bandouillere et que ce sont des recommandations à la prudence. Ouf ! L'intégrisme n'est pas (encore) arrivé jusqu'ici, mais toutes les femmes sont quand même habillées des pieds à la tête et le seul bâtiment repeint de neuf est bien sûr la mosquée.

Il faut deux jours de bus pour rejoindre Padum. Nous entrons en pays peuplé de dardes d'origine indo-européenne, qui sont aussi musulmans. Sankoo, au confluent de trois rivières, est un village relativement riche vue la qualité des maisons en construction. Après, à un passage difficile avant de

traverser la Suru, de pauvres casseurs de pierres essayent d'améliorer la route et campent au bord du torrent. La piste s'élève lentement, tout comme nous qui avons repris nos 20 km/h. Nous traversons quelques beaux villages établis au dessus des taches vertes. Elles correspondent aux zones irriguées, donc à des cultures ou des plantations d'arbres. Elles sont au débouché de torrents qui dévalent la montagne et jamais au niveau de la rivière principale, qui coule en contrebas.

Une panne de frein nous contraint à l'arrêt, justement devant un bon emplacement de pique nique. Pendant que le chauffeur plonge sous l'essieu avant, je contemple le Nun, l'un des deux sommets à plus de 7000 m que l'on peut apercevoir aujourd'hui. Beaucoup de neige et de glace, mais je ne verrai jamais le sommet à cause des nuages d'altitude. Grâce aux jumelles, j'imagine l'ascension par les deux arêtes visibles. La panne n'était rien et tout fût réparé en un quart d'heure. Nous repartons sur cette route impossible – heureusement il y a beaucoup moins de véhicules – au devant du Kun dont on ne verra que la partie sommitale et la base du glacier qui vient s'échouer au niveau de la route. Impossible de traverser pour monter sur une colline d'où j'aurais eu une vue d'ensemble.

Encore 1 h 30 pour arriver à Rangdum, village de quelques mesures éparses. Les maisons portent des signes peints sur les murs à mi hauteur pour écarter les démons : des triangles dans les angles et des lignes de gros points rouges en façade. C'est la preuve que nous sommes revenus en pays bouddhiste. Autre signe révélateur, les enfants rient et courent à nos devants, alors qu'en pays musulman, ils se tenaient craintifs à l'écart.

Ce soir est notre premier camp. Nous montons les tentes igloo, qui ont un auvent pour abriter les sacs, tandis que les ladakhis installent une tente cuisine et une tente mess avec une grande table et des tabourets ; ils y ajoutent une tente WC. En évoquant nos expériences antérieures, nous arrivons à la conclusion qu'on s'embourgeoise chez Terdav ! Mais que dire après avoir vécu le premier repas sous la tente : service à la place dans de la vaisselle métallique, avec une petite assiette sous le bol de soupe chaude, les *chapattis* servis sur un plateau couvert d'un napperon en papier, de multiples plats cuits séparément, le dessert dans les bols lavés entre temps ! Et le lendemain matin, le thé au réveil au son d'un "good morning sir" plus une bassine d'eau chaude pour se laver. Aucun doute, l'éducation anglaise a du bon et vive les pays où l'on respecte les traditions.

Dimanche 10

Il fait encore beau quand nous visitons le monastère de Rangdun. Vu du camp, perché sur un talus qui ne domine la plaine que d'une dizaine de mètres, il ne paye pas de mine. Mais nous avons de la chance ; aujourd'hui est le premier des trois jours de prières en faveur de Padmasambhava et il y aura beaucoup de monde. Nous sommes très bien accueillis parmi des

ladakhis, dont trois femmes vêtues de noir avec de beaux bijoux. L'une a des bracelets en nacre taillés dans un gros coquillage, objets devenus rarissimes. Elles se sont tournées vers nous et nous dévisagent tout comme nous les détaillons. Nous sommes assis par terre, jambes croisées, c'est impératif, et écoutons trois lamas, un vieux et deux jeunes, mi chantant mi psalmodiant des *mantras* en voix alternées. Ils terminent par un "Om mani padme um " répété en boucle sur un rythme endiablé.

Pour cette fête, des douzaines de gâteaux bruns en forme de bougie, avec des décorations rapportées, ont été alignées sur plusieurs plateaux avec des offrandes. Ils vont s'imprégner durant ces trois jours de la compassion et des bonnes influences du lieu et seront distribués aux villageois. Un lama nous offre un thé au beurre de yak. Je tente ma chance ; mal m'en a prit, c'est vraiment très rance et le goût du thé a disparu. Au bout de trois petites gorgées, je cale et suis très heureux de passer ma tasse à Damien qui a déjà vidé la sienne ; il est le seul à y parvenir.

Nous visitons le monastère pendant une pause. Les grands classiques : la bibliothèque aux ouvrages bien emballés et bien rangés, les statues des déités habituelles, une arrière salle avec deux grandes statues du fondateur et du Bouddha historique. Deux images ont retenu mon attention : un panneau de bois peint figurant un démon tantrique avec trois yeux, au dessus d'un crâne renversé dont les globes oculaires pendent - il paraît que c'est un signe de courroux - et un coït cosmique dans lequel la *shakti*, suspendue au corps du dieu, a trois visages visibles et sans doute un quatrième tourné vers lui. Finalement beaucoup de symboles tantriques dans ce monastère de l'école réformée (*gelukpa*). En partant, on nous offre une sorte de gâteau béni au goût fade de mie de pain noir.

Le temps que nos aides aillent faire leur dévotions, nous partons à pied sur la route. Et nous voyons notre premier yak qui, malgré son packaging, semble lui aussi aller au monastère. Nous croisons beaucoup de gens, de femmes surtout qui se rendent à la fête. Elles ont mis leurs plus beaux atours et surtout leurs bijoux. Nous les saluons, Françoise échange quelques mots et les félicite de leur beauté ; tout cela est très simple et parfaitement vrai. Quels que soient les âges et leurs rides, la finesse des traits et l'harmonie qu'elles dégagent, elles et tous les enfants même s'ils sont sales ou morveux, sont merveilleux.

Quand le bus nous rejoint, le ciel est gris et le restera jusqu'au soir. Longue piste cahotante pour remonter la Suru, passer le col de Pensi La à 4400 m et redescendre la Doda alimentée par de nombreux glaciers dont on ne voit que la base. Sous le col, un misérable groupe de trois quatre masures, avec quelques *dzhos*, croisement de la vache et du yak, et aucun lopin cultivable à cette altitude.

Nous arrivons dans la plaine de Padum vers 16 h, vaste triangle plat sur plusieurs kilomètres au débouché de trois vallées qui se referment sur leur rivières respectives : la Doda que nous venons de descendre, la Tsarap que

nous allons remonter à pied dans les prochains jours et le Zanskar, né de la confluence des deux précédentes et qui commence un peu plus loin. Nous installons le campement à l'aplomb du monastère de Karsha qui, tel un village, monte à l'assaut d'un éperon rocheux. L'endroit est un peu marécageux et nous devons partager avec un autre groupe. Mais tout va bien, grâce au beau temps qui est revenu et à la vue dégagée sur les montagnes enneigées qui dominent Padum, sur Karsha à l'ouest et sur Tongde, un autre monastère plus loin vers le nord.

Au dîner, Françoise nous parle de la vie sociale indienne : Des hommes politiques véreux – en Inde comme partout, mais plus encore au Bihar, où un certain Laloo Prashad semble faire des merveilles. Des sympathiques bandits de grands chemins qui vivent d'enlèvements et de rançons ; ce sont des sortes de Robin des Bois, puisqu'ils s'attaquent aux riches, mais ils ne vont tout de même pas jusqu'à restituer aux pauvres. De la corruption généralisée qui touche toute la hiérarchie des fonctionnaires, même ceux qui ne voudraient pas manger de ce pain là ; il sont rackettés par leurs supérieurs qui calculent leur part en fonction de ce que chaque subalterne peut, donc doit, prélever sur ceux qui sont sous leurs ordres. Des instituteurs qui n'enseignent rien pendant les heures de classe, mais qui donnent des leçons privées contre finances.

En avant marche

Durant ces trois premiers jours de trekking, nous faisons le tour de la plaine de Padum. D'abord vers le nord, par la rive gauche, puis sur l'autre rive avant de revenir au sud. Le parcours est presque plat et permet de visiter deux gros villages (Zangla et Padum) ainsi que d'importants monastères. C'est seulement après que nous nous engagerons dans les gorges, non pas du Zanskar, mais de la Tsarap.

Lundi 11

Les 23 mulets, chevaux et ânes qui étaient passés nous voir la veille au campement arrivent vers 6 h. Conduits par trois muletiers qui viennent de la région de Dharamsala, camp de base des réfugiés tibétains, ils vont nous accompagner tout du long. Comme ils ne parlent pas un mot d'anglais, nous n'avons échangé que des sourires. Avant de charger leurs bêtes, ils nous laissent quand même le temps du petit déjeuner : porridge et *chapatti*, beurre (de vache), miel et confiture, plus des omelettes pour ceux qui en veulent ; que demander de plus. Nous partons vers 8 h pour le monastère ; il faut d'abord passer par le village situé au pied de la colline. Un triple chorten marque le début du chemin. Ce sont en fait trois *chortens* côte à côte mais de couleur différente, blanc, bleu foncé tirant sur le gris et rouge safran. Cette

combinaison est très courante ; elle symbolise la *sangha*, ou communauté des moines, le bouddha, ou l'ordre éveillé et le *darma*, c'est-à-dire l'ordre cosmique et religieux.

Puis nous montons un sentier très raide, qui devient rapidement un escalier de hautes marches. Après 100 m d'ascension nous arrivons, bien essoufflés, dans la cour du temple principal. Notre guide, Dorje, y retrouve un de ses neveux, petit lama de 12 ans, qui porte un splendide bonnet orange. C'est signe que ce monastère est de l'école réformée. Parmi les déités attendues figurent tous les classiques, plus Phagspa, le fondateur du temple qui est aussi un traducteur des textes sanscrits en tibétain. A côté de la photo du Dalaï Lama se trouvent deux portraits de l'ancien Pantchen Lama, si controversé parmi les tibétains à cause de sa collaboration avec l'occupant chinois. A sa mort, ceux-ci ont désigné un nouveau Pantchen Lama, tandis que les religieux dont c'est la fonction en choisissaient un autre. Tous deux, enfants d'une dizaine d'années, sont actuellement assignés à résidence à Pékin. En montant sur la plus haute terrasse, je découvre un gros phallus en bois rouge planté à l'horizontal dans le mur ; un symbole pour écarter les démons, qui prouve que les lamas ne sont pas prudes.

Après cette visite, nous sommes redescendus dans la plaine pour suivre le Zanskar, longeant les montagnes abruptes qui retombent en éboulis. Vers midi, nous passons devant une tente qui fait guinguette ; boissons fraîches (dans un ruisseau clair) et biscuits. Nous y faisons, à l'ombre, notre pose déjeuner dont je donne une bonne part aux enfants curieux qui traînent autour de la tente. Nous voyons passer, dans un impressionnant nuage de poussière soulevé par le vent, notre caravane et nos bagages. Nous reprenons vers 13 h notre marche sur un sentier si poussiéreux qu'on croirait marcher dans du talc. En montant sur un plateau, nous atteignons un mur de pierres gravées (*mani wall*) et retrouvons un sol plus ferme, mais il n'y a toujours pas la moindre verdure. Le Zanskar coule en contrebas ; nous le traversons sur un bon pont en bois pour emprunter, rive droite, une piste carrossable toujours aussi pleine de poussière. Campement peu avant Zangla, entre la route et un petit cours d'eau formant comme un marécage ; enfin de la verdure et de l'eau pour se dépoussiérer ! Après cela, le courage nous manque pour aller jusqu'au village et nous remettons la visite à demain.

Deux ou trois membres du groupe ont un goût marqué pour les histoires grasses agrémentées de jeu de mots salasses (et pourtant, ça lasse, mais ils ne semblent pas s'en rendre compte). Nous sommes quelques uns (unes) à nous tenir à l'écart et qui essayons de nous asseoir à l'autre bout de la table.

Après dîner, Françoise nous a conté la belle légende de Bouddha : sa jeunesse princière à l'abri du monde, la recherche du salut pour sortir du cycle infini des réincarnations, son illumination et la révélation de la connaissance libératrice, son combat victorieux contre les tentations de Mâra, le diable bouddhique, l'éclosion du bouddhisme en réaction au conservatisme des brahmanes, le reste de sa vie consacrée aux prédications, l'extinction

puis la renaissance de la religion au Tibet grâce à deux reines étrangères qui ont obtenu la conversion de leurs royaux époux. Elle nous a également parlé de la doctrine de Bouddha (les quatre saintes vérités) pour la suppression de la douleur causée aux hommes par l'impermanence des choses, source fondamentale de la convoitise. S'il n'a pas complètement réussi, ses efforts en faveur de l'anéantissement du désir ont quand même fait école, surtout à l'étranger (Japon, Corée, Tibet, Birmanie, Cambodge, Sri Lanka, etc) mais pas en Inde.

Mardi 12

Départ à 8 h pour Zangla ; en fait il reste une heure de marche et pour finir il faut monter sur un plateau. Le village n'a rien d'exceptionnel, mais nous devons rencontrer la "reine ", enfin l'une des trois femmes du roi qui n'est parait-il jamais là. Mais la reine est partie cultiver son champ car les fastes princiers ne lui permettent pas d'échapper au travail ! Elle a quand même la plus belle maison du village avec, dans la cour, un gigantesque râtelier où sont impeccablement rangées les bouses séchées qui serviront de combustible cet hiver.

A défaut de reine, nous partons voir un autre monastère de nonnes. Hélas elles sont toutes parties pour une cérémonie funéraire et c'est le chien du couvent qui nous reçoit et qui sollicite nos caresses. Nous nous méfions de ses puces et repartons bien vite. A 10 h 30, nous repassons devant notre campement que la caravane vient d'emporter : deux heures de marches pour pas grand-chose, si ce n'est deux personnes fabriquant des briques crues dans un moule en bois et un métier à tisser qui semble abandonné dehors sous un arbre.

Qu'à cela ne tienne, nous devons passer par le village natal de notre guide qui nous invite chez ses parents pour notre pique-nique. Une dégustation de *tchang*, la bière tibétaine, est prévue. Françoise nous dit que nous y serons dans 2 heures. Tout le monde marche à son rythme, le groupe s'étire et au bout d'une heure j'arrive devant un gros bourg en contrebas. Je pense le contourner par la piste horizontale, mais j'en vois qui descendent pour le traverser. Je les rejoins à l'entrée du village ; nous n'étions ni les premiers ni les derniers, mais nous ne voyons personne hormis des ladakhis. Nous traversons le village, puis la rivière à sec, et remontons en face rejoindre la piste où nous attendons en vain. Je pars en avant pour voir où sont les premiers. Au virage suivant, toujours personne en vue mais, en me retournant, je vois les autres redescendre au village qui est finalement le bon. Dépité, je continue de l'avant plutôt que de revenir sur mes pas.

Rapidement je m'installe au pied d'un *lato*, sorte de monument fait d'un piédestal en pierres peintes en rouge et surmonté d'un gros buisson de branches, avec beaucoup de drapeaux et de bandelettes de couleurs échevelés par tous les vents. Des cornes de chèvres et de béliers sont posées sur les

pierres et accrochées un peu partout. Le tout est sensé éloigner les démons qui, pour le moins, pullulent par ici. Tant pis ; j'y suis très bien pour déjeuner et écrire ces notes, d'autant plus qu'un petit canal d'eau fraîche coule juste à coté. Je repars au bout de deux heures et suis rapidement rattrapé par le groupe. J'ai raté le *tchang* mais qu'importe ; j'en ai déjà bu au Népal et, selon mes souvenirs et les impressions à chaud des mes compagnons, je n'ai rien à regretter.

Ce soir nous campons à Tongde où nous arrivons vers 16 h. Le terrain de camping est une esplanade en terre battue avec plein de cailloux. Il est dominé par un piton de 200 m où le monastère est perché. Nous irons demain, car il fait très chaud et la montée est en plein soleil. Avec une grande patience, matin et soir, Françoise ouvre sa pharmacie, entonne son Juleh (le bonjour ladakhi) et dispense, gaze, double peau, sparadrap et pilules en tout genre pour pallier les douleurs de chacun. Je suis étonné du nombre quotidien de patients, croyant être avec un groupe de randonneurs chevronnés. Ils le sont, pour la plupart, mais souffrent en grand nombre de bobos de débutants.

Après dîner, la conversation porte sur le sort des femmes en Inde ; leur impossibilité d'échapper à la condition d'épouse et de mère, c'est-à-dire de vivre en célibataire - ne parlons pas de concubinage - et leur dépendance vis-à-vis de la religion de leur mari, qui fait force de loi, bien que l'Inde soit un pays laïc. Rosa Maria, qui travaille à Rabat, fait le rapprochement avec le Maroc, pays où la religion se transmet par le père et où une marocaine ne peut épouser officiellement un non musulman, à moins qu'il ne soit juif.

Mercredi 13

La journée commence par un véritable chemin de croix où les oratoires sont remplacés par des *chortens* blancs. Il y en a tout juste assez pour reprendre son souffle. Mais au bout d'une demi-heure d'efforts, la vue est exceptionnelle. Notre camp paraît tout petit en bordure de la zone des champs qui curieusement sont de forme arrondie. Ils ne se touchent qu'imparfaitement laissant aux angles la place pour les tas de cailloux. Le monastère a près de 1000 ans et les lamas nous accueillent agréablement, surtout l'un qui parle bien l'anglais et qui, avec ses lunettes cerclées, ressemble plus à un intellectuel en retraite spirituelle qu'à un paysan du Zanskar. En attendant les clés, nous visitons les cuisines ; toujours la même suie noirâtre sur les murs, les poutres et le plafond pourtant ouvert sur la moitié.

Dans la cour est meublée un grand bac à fleurs avec des tournesols et des roses trémières. Quand la porte s'ouvre, nous montons les marches du temple avant de nous déchausser. Le porche est décoré des "protecteurs des quatre horizons", sorte de gentils démons prêts à se battre contre tout. A l'intérieur, une peinture sur fond noir que l'on voit à peine couvre un mur entier. Ce n'est pas un coït cosmique, mais ça ne va pas tarder ! Un beau corps de femme avec une tête hideuse se jette dans les bras d'un dieu à tête

de taureau. Dans la vitrine du fond, tout le panthéon bouddhiste repose patiemment, en compagnie de Mapa et de Rinchen Zangpo, lui aussi grand traducteur des textes sanscrits lors de la renaissance du bouddhisme ; il a de très longues oreilles et l'air triste.

Le moine qui nous fait visiter insiste pour nous présenter une vraie sculpture de coït dans laquelle le dieu a de nombreux bras et le visage extasié de sa *shakti* est tourné vers le ciel. Tout cela est bien curieux dans un monastère réformé où la voie du salut devrait plutôt être la méditation sur d'autres sujets. Nous visitons dans la salle attenante les "trésors" du monastère : un grand nombre de bannières roulées – à certaines sont attachées de petites têtes de mort en bois -, des masques de danse qui sont emballés dans des foulards sur lesquels sont dessinés des visages et, sur une table, de petites figurines en pâte à pain mélangée de *tsem pa* (farine d'orge grillée), symbolisant des démons chargés d'accumuler les mauvaises choses.

Ensuite nous avons droit à une petite séance de prières précédée d'un appel ; un jeune moine souffle depuis le toit terrasse dans une conque de coquillage sertie d'argent. Nous nous asseyons par terre derrière une rangée de moines, mais ceux qui nous tournent le dos sont si tentés de nous regarder qu'ils se lèvent sans cesse ; du coup le chant a du mal à garder sa continuité. Il nous faut encore subir l'épreuve du thé au beurre de yak. A la fin du premier chant, nous prenons congé.

Nous marchons sur la piste carrossable en direction de Padum et déjeunons sur un bras mort de la Tsarap. Nous avons doublé le point de jonction avec la Doda ; adieu le Zanskar. Puis à ma grande surprise, nous prenons le pont qui nous mène à Padum sur l'autre rive, alors que le village où nous devons camper est du côté où nous sommes. En fait nous dormirons en face de Shimla et non pas sur sa propre rive. Nous traversons Padum, un gros bourg plutôt moche qui ressemble à un bazar. C'est une succession de boutiques qui vendent toutes à peu près la même chose. Elle sont tenues par des cachemiris musulmans qui monopolisent le commerce. C'est l'heure de la sortie des écoles ; les enfants sont tous habillés de la même façon. J'achète à bas prix (40 rps) deux mètres de drapeaux de prière à accrocher au Shingo La, le dernier col qui nous attend.

Passé Padum, il reste 1 h pour arriver au campement, très au dessus de la Tsarap ; pas question de descendre s'y laver. Il reste le ruisseau qui traverse le camp ; après tout, c'est l'eau qui sert pour la cuisine, malgré tous les ânes aux alentours.

Le long de la Tsarap

Jeudi 14

A 8 h il fait déjà chaud et je pars en short alors que nous avons deux monastères à visiter. Le premier, Bardan Gompa est à deux heures de marche, sur un rocher au dessus de la Tsarap. Nous entrons dans la cour au fond de laquelle où se dresse un gigantesque moulin à prières entièrement couvert de plaques de cuivre rouge et de laiton jaune avec des motifs repoussés. L'un d'eux figure deux poissons dressés sur leur queue, semblables à ceux que l'on trouve dans la rivière, mais la pêche n'y est pas pratiquée, à cause de l'interdiction bouddhiste de tuer les animaux et les petits *lhus*, esprits aquatiques responsables des maladies de peau ; j'aurais plutôt pensé aux maladies intestinales. Suspendue à un poteau, se trouve une grosse tête d'ibex, qui ressemble à celle de nos mouffons, avec de grandes cornes recourbées et annelées. L'entrée du temple est illustrée des "gardiens des quatre horizons" qui sont là pour repousser les démons cloués par Guru Rimpoche. Ils ont plutôt l'air bon enfant, surtout celui qui tient un grand instrument à corde, genre sitar, et qui a l'air mélancolique. Une grande tenture formant cylindre descend du plafond. Les tissus peints accrochés aux poutres (*tankhas*, sensés guider la méditation) sont très anciens et, sur l'autel, sont posés les mêmes gâteaux bruns en forme de bougies, décorées ici de rosaces couleur crème. Dans un coin, une défense d'éléphant, plantée dans un socle en bois, repose contre le mur. Nous sortons par un passage couvert long et très sombre avec l'impression d'être des templiers quittant leur forteresse par un labyrinthe dérobé.

Encore une demi-heure de marche pour arriver au monastère de Mune. Le groupe s'est passablement étiré et je ferme la marche avec ceux qui souffrent d'ampoules aux pieds ou de dysenterie. La *gompa* est posée sur un col et l'on gagne la cour également par un passage souterrain, sans doute fort utile par temps de neige. L'ensemble des bâtiments à l'air passablement en ruines, nettement plus que les autres monastères qui pourtant ne brillent pas par la qualité de l'entretien. L'entrée du temple principal est dans un large couloir couvert dont les peintures sont en réfection. Une française repeint la roue de la vie, et se plaint qu'elle voudrait être assistée d'un moine, ce qui se comprend fort bien si elle n'est pas une spécialiste de la mythologie bouddhiste. En même temps, bien qu'inachevée, sa peinture n'a rien de la luminosité et de l'habileté des anciennes. L'intérieur est assez simple et j'ai seulement remarqué que les trois bouddhas étaient de taille fort différente, les deux petits étant des statues du "Bouddha historique " reconnaissable à sa chevelure noire bouclée en forme de bonnet.

En sortant, il y a ceux qui veulent encore marcher une heure avant de déjeuner au campement, et les derniers arrivés qui voudraient bien pique-

niquer ici pour se reposer. Le groupe se scinde en deux. Nous sommes invités par le fils de la femme peintre à utiliser la "guest house " et à manger dans une pièce qui sert de salle de classe. Sa fraîcheur et son ombre sont les bienvenues. Il nous offre du thé et nous partageons notre modeste repas – riz lentilles, plus une plaquette de fromage – ce qu'il accepte avec empressement. Visiblement, ce grand adolescent a faim.

Il nous raconte que lui et sa mère sont venus comme bénévoles d'une association franco himalayenne, qu'ils sont là depuis 26 jours et qu'ils sont fort mal traités par les responsables du monastère. L'un est un riche notable qui ne cherche qu'à gagner de l'argent au travers des associations d'aide culturelle, dont il s'attribue la moitié des fonds récoltés, et l'autre est un stakhanoviste qui voudrait faire travailler sa mère à chaque instant, au détriment de l'autre but de son voyage, apprendre à dessiner aux enfants du village. Quant à lui, il s'occupe du club de foot, c'est-à-dire qu'il essaye d'apprendre les règles du jeu à ces mêmes enfants. Bref, nous sentons qu'ils en ont gros sur le cœur et nous les invitons à venir dîner ce soir au campement, histoire de leur changer les idées. Le jeune homme, visiblement avide de compagnie, nous accompagne tout de suite.

En moins d'une heure, nous arrivons au bord d'un petit lac à moitié desséché, alimenté par un torrent à bon débit qui coule au milieu d'arbres à l'ombre bienfaisante. Il a creusé des trous remplis d'eau courante, bien pratiques pour la toilette et la lessive. En fin d'après midi, je vais jusqu'au village de Resu distant de 500 mètres en contrebas. Tout d'abord, je ne vois qu'une boutique sombre bourrée d'un bric-à-brac inimaginable – pelles, pioches, sacs, vêtements, chaussures, nourriture, biscuits, friandises, boissons, crayons et piles électriques. On y trouve également des bières, au prix de 100 rps, soit 2 euros, ce qui les rend inaccessibles aux locaux. J'en perds la moitié en décapsulant la bouteille, car à 4000 m la mousse sort toute seule, ce qui fait rire l'assistance. En suivant un chemin qui traverse une butte, je découvre le vrai village et ses maisons entièrement en briques crues. Les toits terrasses encombrés de branchages rappellent les villages de l'Atlas marocain. En plein air, un vieil homme manie un métier à tisser. Du fait qu'il soit dehors, comme à Zangla ainsi que dans un troisième village que nous verrons ultérieurement, je me demande si ces métiers ne sont pas collectifs. Comme les deux autres, il est fait de bout de bois mal assemblés avec quatre pédales permettant de soulever les fils de trame pour passer la navette. Imperturbable, notre vieillard tisse de larges bandes de laine grise, dont sa pelisse est faite.

Ce soir Antoine s'est joint à nous, mais sa mère n'est pas venue. Domage, nous aurions pu éclaircir le pourquoi du comment elle s'est retrouvée à restaurer des fresques bouddhistes. A la façon du jeune homme de dévorer les *momos* (raviolis tibétains), je vois bien que ma première impression était juste. Après dîner, Françoise nous parle des castes indiennes. Historiquement, ce sont des combinaisons de *varnas* et, à l'intérieur d'un *varna*, de

djatis qui correspondent aux corporations. Pour les premiers, l'ordre de préséance, ou plutôt de pureté, est immuable : les *brahmanes* (religieux) avant les *kshatriyas* (nobles et guerriers) avant les *vaishyas* (commerçants, artisans, cultivateurs) avant les *shudras* (les serviteurs ou travailleurs agricoles). Ils sont respectivement sortis de la bouche de Brahma, le dieu créateur, de son torse, des cuisses et des pieds. Les trois premiers sont d'origine aryenne alors que le dernier est de souche indienne. Puis viennent les intouchables (terme anglais), qui n'ont pas été créés par Brahma. Ils ont été rebaptisés parias (aimés de dieu) par Gandhi, et viennent avant les *mlecchas* (étrangers non indiens). C'est dans cette dernière caste que nous nous trouvons et ceci explique peut être le profond mépris avec lequel les *brahmanes* nous regardent parfois, à moins que ce ne soit à cause d'un comportement collectif – vestimentaire, alimentaire, religieux – propre aux touristes, ou encore d'une attitude systématique chez eux.

Vendredi 15

Les gouttes sur la tente me réveillent avant 6 h et le moral est en chute libre. Mais rapidement la pluie s'arrête et l'espoir revient. La pluie aussi, mais au lever il ne pleut plus et le sol est presque sec. Par contre le lac s'est rempli et certaines tentes se trouvent pratiquement au ras de l'eau !

Aujourd'hui, nous remontons la Tsarap, sans traverser de village, sans visiter de monastère, sans rien de notable. Il n'y a plus de piste carrossable mais un simple chemin, toujours aussi poussiéreux, ou caillouteux quand on traverse un pierrier. Son seul défaut est de monter et descendre sans cesse. Les descentes, je m'en accommoderais sans peine, mais les montées sont assez rudes, surtout en fin de journée. A midi, nous nous arrêtons sur une plage de sable fin, gris foncé et bien chauffé par le soleil. L'eau est très froide et, quand ce soir il sera question de se laver dans la Tsarap, je m'abstiendrai.

Nous campons à un lieu dit Tsetang où il n'y a rien, si ce n'est un crâne d'ibex sur un cairn à l'approche des deux maisons avec deux grandes terrasses plates où nous plantons nos tentes. Les paysans d'ici préfèrent sacrifier leurs terres cultivables pour les louer aux trekkers et se faire un peu d'argent. J'ai entendu parler de 40 rps par personne, plus quelque chose pour les tentes ; une somme dérisoire, mais qui doit être supérieure aux revenus du champ pendant les deux mois de passage. Nous dominons la rivière d'une bonne centaine de mètres. Quelques ondées passagères nous maintiennent sous abri. Au cours d'une éclaircie, je découvre un métier à tisser, encore en plein air et toujours manié par un vieillard insensible aux intempéries.

Samedi 16

Encore un peu de pluie à l'aube, mais rien de grave. Départ vers 8 h 30, toujours rive gauche de la Tsarap, avec une succession de montées des-

centes. La gorge est splendide et la rivière gronde perpétuellement. Passage devant un bistrot en briques crues qui fait aussi hôtel, ou plutôt dortoir dans la salle commune. A notre arrivée, le tenancier, croyant nous faire plaisir, remplace la musique indienne par du disco. Un grain nous surprend à moins d'une heure de Purni, le village où nous devons camper. Nous sortons nos capes de pluie pour une petite demi-heure, puis nous arrivons au pont. On nous avait parlé de pont en corde et d'exercice d'équilibre, mais c'est une solide construction en bois qui nous attend, si solide que plusieurs chevaux n'hésitent pas à l'emprunter simultanément. Une dernière montée, le temps de longer de grands *mani walls*, et nous voici à Purni où il y a principalement deux cafés et un alignement de six *chortens*. Sur l'esplanade, des jeunes jouent au cricket. Il est midi et nous choisissons l'une des terrasses pour notre pique-nique à l'ombre d'une grande bâche de plastique bleu. Le patron nous passe de la musique *reagae* trop forte mais nous sert des bières fraîches ; la grande bouteille, proprement décapsulée, est passée à 120 rps.

L'après midi, les volontaires vont visiter le dernier monastère du voyage, Phuktal, en amont sur la rivière à une heure et demie de marche. Nous partons à 13 h, en plein soleil, et il faudra deux heures aux plus lents, dont je suis, pour arriver à bon port. La vallée se rétrécit et nous remontons une véritable gorge dans laquelle le chemin, par endroits, est taillé à la barre à mine, en particulier au passage d'une cluse de rochers rouges. Juste après le pont, on voit les drapeaux et les bannières de l'entrée. Ouf ! Passés les trois lacets et le portique, la vue sur le monastère encastré dans les rochers est superbe, mais il est encore loin et surtout plus haut. Je capitule et reste à regarder l'ensemble des bâtisses qui forment un vrai village accroché à la falaise. Elle se termine par une gigantesque grotte qui protège le temple sommital. Il paraît qu'elle est peinte, mais mes compagnons, qui ont continué jusqu'au bout, n'ont pas vu grand-chose. Ici les moines n'attendent pas les touristes et après avoir assisté à la classe pour moinillons, on leur a fait comprendre que ça suffisait. Le chemin du retour, malgré quelques montées abruptes, s'est fait en temps normal ; il n'y avait plus de soleil.

Un moment de gêne dans la soirée, quand notre bande de paillards a demandé à Françoise de leur traduire trois phrases bien dans leur esprit : "tu es belle ", "je t'aime ", et "je te veux ". Peu de temps après, une jeune fille vient leur annoncer que l'eau chaude pour se laver est prête. En se poussant l'un l'autre, Eric se dévoue, mais ne se souvient plus que de la dernière. Gêne de la jeune fille et des garçons qui se rendent compte du peu d'humour de leur plaisanterie (pour une fois). Il paraît que le responsable s'est excusé le lendemain, mais son *mea culpa* ne l'a pas poussé jusqu'à offrir sa montre à défaut de ses bijoux de famille !

De part et d'autre du Shingo la

Changement de rivière ; finie la Tsarap, aujourd'hui nous suivons la Kargyak Chu pour arriver au pied du Shingo la, le col qu'il faut franchir pour sortir du Zanskar avant de redescendre vers la plaine indienne.

Dimanche 17

Nous repassons le pont d'hier et entamons une belle montée. Mais après, c'est pratiquement plat, et ce toute la journée. Cette vallée est beaucoup plus large que la Tsarap. En plus, il y a beaucoup de cours d'eau transversaux, donc de zones irrigables et cultivées dont le vert tranche sur ces pans de montagne noirs rouges et bruns aux crêtes dentelées.

Nous traversons plusieurs villages et croisons beaucoup d'enfants qui nous demandent un bonbon. Pourquoi résister, d'autant plus qu'on nous en donne tous les jours avec le pique-nique ! La vallée est relativement riche ; ça ne se voit pas en regardant les maisons, assez rudimentaires, mais les surfaces cultivées et la hauteur des piles de bouses de yak sur les toits. Nous sommes à 4000 m et toujours pas de bête en vue ; elles sont montées plus haut, fuyant la chaleur qui dans la journée peut atteindre les 30 degrés.

Le village le plus important s'appelle Kuru ; une rigole en pierre occupe la moitié de la ruelle pourtant fort étroite, mais comme ça tout le monde a l'eau courante. Les gens s'affairent à diverses tâches, surtout les vieux, car les jeunes sont dans les champs. Les récoltes sont bientôt prêtes et ils coupent les épis déjà murs. Les plans de patates ont de belles fleurs roses et l'on voit aussi beaucoup de petites fèves.

Mais ce qui me surprend le plus, c'est le nombre de *chortens* et de *mani walls*, ces accumulations de pierres gravées posées sur un socle de pierres brutes. Elles ont généralement la forme de galets aplatis ou de tranches de schiste gravées d'une formule rituelle (*mantra*) ou très rarement d'un *chorten* stylisé, d'une roue de la vie ou d'un Bouddha. Dorje m'explique que c'est le plus souvent un mécène qui fait construire ces monuments et qu'il peut faire réaliser des centaines de *manis*. Du temps de la royauté, on pouvait être condamné à de telles dépenses. Les pierres portent presque toutes la même formule, *Om mani padme hum*, qui ne veut plus rien dire mais qui sert de passeport pour gagner une vie meilleure à la prochaine réincarnation. Les *manis* font aussi fonction d'ex-voto et, avant d'entreprendre un voyage, les gens du lieu en déposent une supplémentaire. Il y en a partout, des dizaines de milliers ; ça doit aussi servir de passe temps durant les mois d'hiver, d'autant plus qu'il n'est pas nécessaire de savoir écrire pour recopier, plus ou moins adroitement, la formule.

Après la pause de midi, nous changeons de rive. La vallée s'élargit au confluent d'autres rivières. Nous passons à Table (sic), où des enfants serrant

un jeune cabri dans leurs bras viennent nous voir, avant d'arriver à Kargyak, le terme de notre journée. L'endroit est lumineux, avec en toile de fond la grande paroi rocheuse du Gumbaranjon et les maisons du village sur l'autre rive qui captent les derniers rayons du soleil. La prairie est un champ de fleurs. Un petit torrent d'eau clair coule à nos pieds et trois *chortens* blancs nous protègent ; c'est notre plus beau campement.

Comme tous les soirs, Françoise ouvre son dispensaire ambulancier et les gens du village viennent se faire soigner. Un vieux qui a mal aux yeux mais tout ce qu'il lui faut ce sont des lunettes de soleil. Par chance, Damien en a une paire de rechange qu'il lui donne.

Lundi 18

Temps exceptionnellement beau ce matin, mais petite fraîcheur, car nous sommes quand même à 4000 m et le soleil ne sortira de derrière les montagnes qu'à 8 h 30. Aujourd'hui, nous avons des torrents à traverser et chacun garde avec lui ses sandales. Sauf moi, qui les prête depuis le début à Françoise, car elle a attrapé des ampoules dès le premier jour.

Avec le soleil, changement immédiat de température et j'enfile un short et une chemise pour marcher. Au bout d'une petite heure nous dépassons le dernier village. Le sentier monte très progressivement. Nous faisons une pause à 4200 m puis, vers midi, nous arrivons au gué. Un gros torrent dévale la montagne et c'est devant nous qu'il est le plus large donc le moins profond ; des cairns marquent le passage. Nous enfilons nos sandales et Françoise, qui est passée la première, me les fait rendre. Nous nous retrouvons à deux reprises dans l'eau glacée jusqu'aux genoux, accompagnés par Dorje qui, tel Charron, fait des aller-retour. Les italiens, arrivés en retard, cherchent plus haut dans la montagne un passage plus facile. Mais le torrent déboile plus vite encore et ils reviennent au gué indiqué quand passe un troupeau d'ânes. Rosa Maria, aidée du caravanier, se hisse sur l'un d'eux, récalcitrant au prime abord, mais traverse à pieds secs. A l'abri du vent, dans un trou, nous déjeunons au pied du Gumbaranjon qui a toujours fière allure, bien qu'il fasse maintenant gris et que le soleil ne sculpte plus sa face rocheuse. Nous repartons en longeant le pied de la paroi. Un paysan conduit ses trois yaks qui ne portent rien ; il a dû aller les chercher dans la montagne. Je repère à la jumelle les voies possibles d'escalade. Il y en a trois, l'une qui mène à l'épaule sud puis, par une crête facile, au sommet, et deux dièdres largement ouverts qui conduisent directement au même point. La descente semble être un long parcours d'arête qui se finit par des pentes faciles. S'il n'y avait pas l'altitude, ce serait sans doute des voies TD des Alpes, mais tout se passe entre 5000 et 5600 et je n'ai pas été y voir de plus près.

A 15 h 30 nous arrivons au campement situé à 4400 m. Il n'est pas très grand, pas très propre, mais il est plat et il y a de l'eau claire. Devant nous se dresse la butte où l'on voit le chemin pentu par où nous partirons demain.

A deux heures d'ici, se trouve un autre campement, mais il paraît qu'il n'y a pas assez d'eau pour nous tous. Fin d'après midi sous nos tentes igloo, car il fait gris et froid. Je répare mes sandales avec une grosse aiguille et de la ficelle à tout faire que me donnent les aides, car elles ont beaucoup souffert de l'eau et des marches forcées sur les cailloux.

Mardi 19

Aujourd'hui, c'est le grand jour ; nous passons le Shingo la, obstacle tant redouté depuis notre départ. J'ai prévu mon petit drapeau à accrocher au sommet où il y a certainement beaucoup d'autres bannières. Le descriptif du trekking le donne à 4830 m et la carte le situe à 5096 m, une belle différence qu'il faudra éclaircir.

Au lever à 7 h le ciel n'est guère prometteur et une certaine inquiétude règne dans le groupe, visible à la fébrilité avec laquelle chacun se prépare. Les italiens font réserver un cheval au cas où ; c'est pas cher, ça ne coûte que 300 rps (6 euros). Au départ, vers 8 h, les premières gouttes se font sentir. La butte, qui fait 150 m est rapidement avalée et suit une longue traversée légèrement ascendante. Le groupe s'étire déjà considérablement et il commence à pleuvoir pour de vrai. Une légère descente sur la gauche amène au pied de ce qui semble être le dernier ressaut, avec un col qui se découpe dans le ciel. Une ascension raide, dans laquelle je reprends souvent mon souffle, mène à un poteau qui porte une unique bannière ; ce n'est qu'un replat à 4800 m. Suit une longue traversée, parsemée de raidillons où je dois marquer la pause. J'arrive au col, visible de loin ; l'altimètre affiche 4960 m. C'est trop ou trop peu pour accréditer un des chiffres officiels. J'ajoute mon petit drapeau, je regarde le ciel, toujours aussi noir et essuie les premières bourrasques de neige mêlées de grêlons. Si nous étions restés groupés, nous aurions entonné la formule rituelle "kiki soso lha gyalo" qui dit que les démons sont vaincus et les dieux sont vainqueurs, mais je ne la sens pas. J'ai mis trois heures pour gravir les 600 m de dénivelé depuis le campement et je n'ai pas l'impression d'avoir vaincu quelque chose. Comme à chaque fois, je pense que ces 5000 m sont ma limite et, même avec l'aide des dieux, je ne crois pas pouvoir atteindre 6000.

J'attends les suivants pour leur indiquer la direction de la descente, assez visible tant que l'on voit le lac à 100 m en dessous - il est d'un bleu céruléen - mais, il a disparu ! Nous descendons assez vite à cause du froid et du mauvais temps qui fond sur nous. Nous contourmons le lac et butons sur la rivière d'écoulement que nous passons à gué en de multiples endroits.

Puis commence la vraie descente sur un chemin défoncé par les mules et les chevaux. Par endroits, le sol est tellement argileux, mélangé à de multiples crottins, qu'il en devient glissant. C'est la partie la plus raide et il faut faire attention. En face, un petit glacier tout couvert de pierres ressemble à un gros rocher gris. A sa base s'ouvre une grande caverne de glace, dont l'entrée

est à moitié fermée par un sérac blanc sale, qui vient de s'effondrer. La rivière qui en sort est toute blanche, en contraste avec les eaux grises et sablonneuses que nous avons suivies jusqu'ici. Maintenant, nous marchons sur un chemin horizontal qui ne descend pas assez vite. Peu avant 14 h, nous passons au campement Ramjak, à 4600 m, où nous déjeunons dans les ruines d'une maison, car il s'est arrêté de pleuvoir. Mais l'accalmie est de courte durée et je reprends ma lente descente dans un paysage monotone.

Vers 17 h. j'arrive au campement, à 4300 m, alors que la pluie redouble. Il faut monter sa tente à la va vite pour mettre ses affaires à l'abri, ce que chacun réussit plus ou moins bien. D'autant plus que les sacs sont restés sur les mules, donc sous la pluie toute la journée. Ceux qui plient leur duvet dans un sac à part non étanche, sont condamnés à dormir dans l'humidité ; ils se souviendront de la leçon. Sur le versant d'en face, un berger regroupe ses moutons. Il a pour toute cabane un mur circulaire de pierres sèches surmonté d'une bâche en plastique bleu, le toit du nomade. En voilà un plus mal loti que nous !

N'empêche, le moral collectif est plutôt bas. La plupart ont les pieds mouillés, faute de chaussures ad hoc, un matelas humide, sauf ceux qui ont une couverture de survie. Les perspectives de faire sécher tout cela, plus les vêtements, sont fortement contrariées par le crépitement des gouttes sur la tente. Nous venons de franchir la barrière anti-mousson qui protège le Ladakh et nous sommes en plein dedans. Un thé chaud nous est quand même servi par les aides qui ont gardé leur bonne humeur. La pluie s'arrête à l'heure du dîner et nous sommes heureux de nous retrouver au sec dans la tente mess, pour nous réchauffer grâce à une soupe bien chaude servie généreusement. Pourtant, l'ambiance est maussade et la perspective d'un lendemain similaire n'est guère encourageante.

Mercredi 20

Au réveil, le ciel est bas mais il ne pleut pas. La neige, qui a plâtré les montagnes, descend bien en dessous du col ; elle est visible sur les pentes qui dominant le camp. Nous partons encore tout humide de la veille. En enjambant des vallons, nous descendons lentement jusqu'à une grande butte qui domine le confluent de plusieurs rivières. Elles se réunissent en une large gravière avec quelques zones d'herbe où nous aurions dû camper, si nous avions eu le courage de marcher une heure et demie de plus. En descendant, je croise un anglais qui porte son VTT. Mon sarcastique "Are you sure it is usefull ?" n'obtient pas de réponse, mais ses compagnons, qui semblent tout porter sans l'aide des chevaux, m'assurent que c'est un champion. Je leur garantis un meilleur climat de l'autre côté du col, car depuis plusieurs jours ils n'ont eu que pluie et ciel couvert.

En bas, dans la gravière, un couple tient commerce dans une grande tente circulaire. En plus des boissons et des biscuits traditionnels, ils vendent des

bonnets et des chaussettes, en laines bariolées, faits à Manali. A 100 rps pièce, nous sommes plusieurs à en acheter. Plus on descend, plus il fait beau mais les montagnes derrière nous sont toujours dans la grisaille. Deux vieilles ladakhis, toutes souriantes, sans le moindre équipement, prétendent passer le Shingo la aujourd'hui. Que les dieux soient avec elles ! Nous traversons de nombreuses zones de très gros rochers entre lesquels zigzague le chemin des mules. Il y a encore plusieurs gués à passer, dont l'un pour lequel il vaut mieux se déchausser. Vers 16 h nous retrouvons les premières cultures, de petites fèves. Peu après, sur un plateau verdoyant traversé par un ruisseau clair, nous dressons le campement et, comme il fait soleil, nous déballons nos affaires humides, donnant au site un aspect de camp gitan.

Vers 18 h nous tenons un petit briefing sur l'attribution des pourboires. Françoise qui a l'habitude des coutumes et le sens de la hiérarchie, nous propose de donner 4000 rps au guide, 3000 rps au chef cuisinier, 2000 rps aux aides et 1000 rps aux trois muletiers. Comme la plupart d'entre nous ont apprécié le jeune Tensing, nous lui attribuons 500 rps supplémentaires. C'est lui qui nous servait le thé du matin, les plats durant les repas, qui se démenait comme un beau diable et faisait des efforts pour apprendre l'anglais et le français en conversant avec nous. En plus, il avait le sens de l'humour.

Le dernier dîner s'est déroulé dans une ambiance maussade. Deux trois personnes se sont plaintes à Françoise du manque d'organisation de la caravane pendant la journée de pluie. C'est bien sûr leur manque de prévoyance qu'ils auraient dû invoquer. Mais au lieu de leur rappeler qu'elle n'est pas responsable des affaires de chacun, que dans les instructions il est précisé qu'il est préférable de tout emballer dans des sacs en plastique en prévision de la pluie, elle a essayé de se justifier maladroitement. Tout aussi lourdement, d'autres l'ont défendue et le malaise a persisté. A part ça, le cuisinier s'était donné à fond et nous avait préparé un "best of " de ses spécialités : *paneer* (fromage caillé cuit) au légumes, champignons, aubergines, thon, choux fleur, avec du riz et des *noodles* sautées au soja. Et pour finir un gâteau pour un anniversaire fictif, si épais qu'on s'est demandé comment il avait cuit sans four. Comme à l'entrée du campement, dans une tente circulaire, on vendait des boissons, nous avons acheté force bières qui ont fini par remettre tout le monde de bonne humeur.

Jeudi 21

Dernier jour de marche. Suivant l'état de la route que nous allons retrouver, il y aura deux heures à faire pour atteindre le bus monté le plus haut possible à notre rencontre, ou quatre heures pour rejoindre Darsha sur la "grande route" Manali – Leh. Ce matin il fait très beau, donc le bus pourra certainement emprunter la piste. Nous partons après avoir démonté le camp, pour ne pas faire attendre les mules.

Le chemin ne dure qu'une heure trente et se termine par un grand oratoire

blanc sur un rocher au dessus d'une gorge étroite sculptée par la rivière. Ceux qui commencent le trek de ce coté doivent déposer quelques offrandes, et je me déleste de mes derniers bonbons, des fois que les dieux aiment les sucreries. Après, c'est la piste carrossable qui gagne chaque année un peu plus. D'ici peu, les jeeps et les camions "feront le Zanskar ", sans que l'on voit bien l'utilité économique de cette route. Par contre, on imagine aisément les dégâts esthétiques et culturels qu'elle va produire. Sans parler de la difficulté à entretenir le passage !

Peu après avoir contourné un effondrement récent, nous retrouvons effectivement un bus "deluxe" venu nous chercher depuis Manali et où il doit nous amener ce soir. La route ne fait que 150 km, mais il faut compter 7 à 8 heures, tant elle est mauvaise. Il ne faudrait pas traîner, mais nous devons attendre plus d'une heure, parce que les mules trop dispersées ont été longues à réunir. Après la distribution des pourboires et des compliments, nous démarrons et rejoignons rapidement la route. Oh surprise, elle est goudronnée, ce que nous n'avions plus vu depuis Kargil ! Mais c'est de courte durée ; elle finit à Darsha où nous nous arrêtons pour un contrôle de police.

Darsha est un lieu étrange, certainement pas une ville, bien que son nom soit marqué en gros sur la carte. C'est une succession de restaurants dortoirs, si l'on peut donner un tel nom à une sorte de garage abritant un coin cuisine, quelques tables et chaises de jardin plus, au fond, quatre ou cinq lits côte à côte. Souvent, la fameuse feuille de plastique bleu vient compléter la toiture et se termine sur un rocher qui sert de quatrième mur. Il y en a comme ça une trentaine de part et d'autre d'un double pont enjambant les deux rivières séparées par une gigantesque gravière. Notre bus y débarque les cuistôts et embarque la belle-sœur du chauffeur qui, pauvre jeune épousée maltraitée par ses beaux parents, était venue se changer les idées, comme nous l'a longuement expliqué Françoise à coté de qui elle s'est assise.

La pause de midi eut lieu une heure plus tard, dans une petite ville qui se transforme en complexe touristique pour indiens. La vue est belle et de petits immeubles résidentiels poussent en contrebas comme des petits pains. Le contraste est grand avec la route principale, bordée de restaurants et de boutiques utiles aux voyageurs, encombrée de bus qui klaxonnent pour obtenir le passage, de gens vêtus de toutes sortes de costumes traditionnels et de vaches lymphatiques. Curieusement, la seule échoppe vide est celle qui vend des alcools.

Puis vint la route, étroite cabossée et poussiéreuse, comme celle de Kargil à Padum, mais avec beaucoup plus de circulation. Elle est souvent partiellement coupée par des glissements de terrain ou des blocs détachés des pentes raides dans lesquelles elle a été taillée. L'entretien de ces routes demande un effort considérable, fourni par les pauvres gens du Bihar. Nous les retrouvons, hagards et transis, en train de casser des cailloux, de creuser des trous pour l'écoulement des eaux ou de construire des murs de soutènement, pratiquement avec leurs mains. Ils campent dans des bidonvilles, couverts

de plastique bleu, au cœur des virages en pleins travaux ; ils sont les parfaits représentants du "sel de la terre".

Pour atteindre Manali il faut passer le col de Rothang à presque 4000 m, où nous nous sommes arrêtés le temps de monter sur la butte où flottent de nombreux drapeaux tibétains. Une bande de jeunes venus du Penjab, avec parmi eux de nombreux sikhs, occupait les lieux. C'est la première fois que je vois dans ce pays une telle complicité entre garçons et filles qui blaguaient et jouaient ensemble et se tenaient par la main sans crainte du regard des autres. Il faisait froid, venteux, mais ils campaient en contrebas avec un matériel de fortune.

Manali n'est plus qu'à 50 km mais nous avons mis deux heures pour descendre les 2000 m de dénivelé. La route tourne sans cesse et nombreux sont les camions citernes qui ravitaillent le Ladakh et ses camps militaires. Nous retrouvons la forêt ce qui nous change brutalement des régions désertiques d'où nous venons ; d'ailleurs Manali est dans un bois de cèdres. Nous y sommes arrivés à 20 h, directement au Highland Hotel qui nous a semblé le comble du luxe et du confort. Après la douche chaude – la dernière remonte à Kargil – nous avons droit à un excellent repas indien avec du *chiken tandoori*.

Voilà, le trekking est fini. Je regrette juste de ne pas avoir traversé un de ces ponts en corde, de ne pas avoir goûté à la tsampa (le plat tibétain du voyageur) et de ne pas avoir vu plus de yaks. Il ne nous reste plus qu'une journée de repos à Manali, où chacun a pu acheter ses souvenirs, et encore une longue journée de bus pour atteindre Chandigar située dans la plaine indienne. Nous ne verrons rien de la ville que nous n'avons même pas traversée. L'hôtel n'avait que deux avantages, il était proche de la gare et on y mangeait fort bien. Le train nous a conduits à Dehli où il faisait une chaleur moite désagréable. Un après-midi à tuer avant de reprendre l'avion dans la nuit. Françoise nous a encore amenés chez un ami vendeur de châles et de tapis qui, profitant de l'absence presque complète de concurrence le dimanche, a habilement profité de l'occasion pour réaliser de très bonnes affaires.